

Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 37 (1901)
Heft: 142

Artikel: Contribution à l'étude des pertes d'énergie dans les diélectriques
Autor: Mercanton, Paul-L.
Kapitel: 2
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-266449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DEUXIÈME PARTIE

§ 1. Dispositifs expérimentaux.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous avons utilisé la méthode de détermination des aires cycliques de M. Beaulard en en modifiant le dispositif.

Nous avons cherché à réaliser un appareil permettant d'obtenir un mouvement du plongeur à la fois plus rapide et plus régulier, et une commutation automatique aussi prompte que possible.

En outre, pour pouvoir compter sur l'homogénéité des mélanges étudiés et calculer exactement le volume des diélectriques, nous avons restreint les dimensions de nos condensateurs en employant des potentiels plus élevés.

Passons maintenant aux détails.

Notre dispositif comporte essentiellement une coulisse circulaire, dans laquelle tourne la dérivation plongeante, montée sur un arbre qui porte à la fois une bague de prise du courant et la commande électrique du commutateur. (Pl. XVII).

La rigole, à profil régulier de 17 mm. de largeur sur 18 mm. de profondeur, est creusée dans une masse annulaire de paraffine M, composée de secteurs rapprochés et soudés sur une planche. Son diamètre moyen est de 435 mm. Nous y avons mis d'abord une solution de Cu SO_4 et des électrodes de cuivre, mais nous n'avons pas tardé à remplacer le tout par des électrodes de platine plongeant dans l'eau acidulée. On évitait ainsi et la corrosion des électrodes et le changement de résistance dû à la déconcentration du Cu SO_4 .

Le courant est amené, à l'extrémité d'un même diamètre, à deux électrodes de Pt., isolées sur des blocs d'ébonite paraffinée E_1 , E_{II} . Sur le diamètre perpendiculaire au

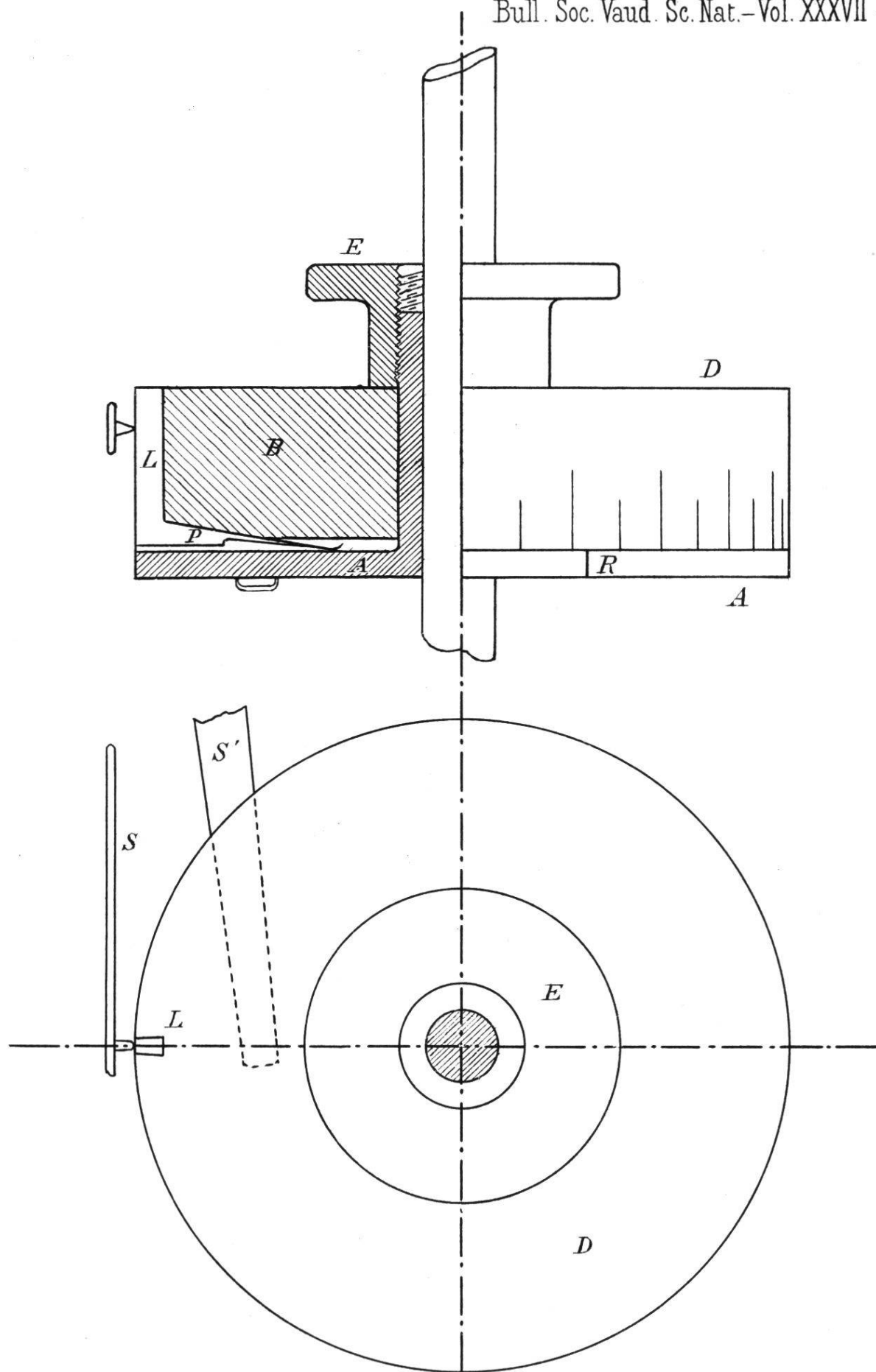
premier plongent deux autres tiges de cuivre E' , E'' , reliées à la terre.

On obtient ainsi une répartition symétrique des potentiels, qui varient linéairement de $+V$ max. à $-V$ max. en passant par 0, à la seule condition que la section occupée par le liquide soit constante. On tient compte naturellement de la polarisation des électrodes dans la mesure des potentiels maxima.

Au centre de symétrie de la rigole se dresse un arbre A en fer soutenu par une traverse T montée sur deux colonnes C, C. Cet arbre peut tourner entre pointes d'un mouvement très doux et sans trépidations. Il porte une poulie à double gorge.

Au bas de cet arbre est serrée une tige métallique S, qui porte à son extrémité et par l'intermédiaire d'une pièce d'ébonite paraffinée, la dérivation plongeante G. Cette pièce importante est faite d'une lame mince de platine battu, de quelques millimètres de long, sur 1 mm. de large, disposée de manière à fendre l'eau, au bout d'un gros fil de cuivre. Ce fil vient s'attacher à une bague B en laiton, isolée sur l'arbre par de l'ébonite. Une tige de fer F, descendant de la traverse supérieure, supporte le balai P de prise de courant, ressort de laiton isolé à l'ébonite sur une bague que l'on peut serrer à la hauteur convenable. Cette tige F supporte en outre une autre paire de ressorts qui amènent un courant auxiliaire à l'appareil commandant la commutation et que pour abrégé nous appellerons le déclencheur D.

Cet appareil est représenté dans la Pl. XVIII. A est un disque de laiton de 3 mm. environ d'épaisseur et 80 mm. de diamètre, que prolonge vers le haut une douille chassée fortement sur l'arbre et filetée sur une partie de sa longueur. Sur ce disque en repose un second B, de même diamètre et 2 cm. de haut, en fibre, qui peut tourner sur le



Appareil de déclenchement

Paul L. Mercanton, Ing^r élect.

LITH. J. CHAPPUIS, LAUSANNE.

premier. On le fixe dans la position voulue au moyen de l'écrou E.

Le long d'une génératrice de ce cylindre isolant affleure, coincée dans la masse, une lame de laiton L, de 1 mm. de largeur environ, dont un prolongement inférieur P fait contact en tout temps avec le disque de métal sous-jacent. Une graduation en 200 parties court sur tout le pourtour du cylindre. Le disque de laiton lui-même porte un trait de repère R. Les deux ressorts S et S' appuient constamment l'un, S', sur la surface inférieure du disque, l'autre, S, par une pointe de platine sur la face latérale du tambour B.

De la sorte, le passage de la bande L sous S détermine la fermeture du circuit auxiliaire par S', L et S et fait jouer le commutateur. Il est clair, qu'en raison de l'étréitesse forcée de la bande, la tension nécessaire à l'établissement du courant augmente avec la vitesse de rotation. Ainsi 2 ou 3 volts suffisaient pour les vitesses de 0,02 et 0,05 tour/sec., il en fallait une vingtaine pour les vitesses moyennes jusqu'à 1 t/s ; enfin, la marche à raison de 4 t/s requerrait 55 volts.

Voici maintenant comment on opère.

Le plongeur est premièrement serré sur l'arbre dans une position telle que le O (200) de la graduation coïncidant précisément avec le repère R, la bande L passe sous la pointe, au moment où le plongeur arrive devant une des électrodes de la rigole. Nous avons fait choix du point de passage O des potentiels négatifs aux positifs dans le sens de la marche.

Ce réglage fait définitivement, le déclenchement s'opérera au point O tant que le zéro de la graduation sera en face du repère. Pour obtenir qu'il se fasse dans une position X de la coulisse, il suffira de décaler la bande en arrière, en sens contraire du mouvement, de l'angle qui

sépare le point X du point O . La lame passera sous la pointe au moment où le plongeur arrivera en X .

Il est clair que la largeur de la bande L introduit une légère erreur inévitable, mais dont on peut tenir compte; quand la vitesse est faible, la commutation a lieu pour un point légèrement en arrière de X ; quand elle est forte, pour un point en avant de X .

Cette machine était en construction quand nous avons reçu de M. Beaulard l'indication d'un dispositif analogue, à cela près que la commutation devait se faire à la main. Nous tenons à signaler cette coïncidence.

Le commutateur électro-mécanique comprenait un électro-aimant attirant une armature en T montée sur pivot. Deux tiges légères, prolongeant l'axe du T , de part et d'autre du pivot, portaient à leur extrémité, isolées par de l'ébénite paraffinée, chacune une fourche à deux dents en fil de cuivre. Chacune de ces dents plongeait par son bout amalgamé dans un godet à mercure taillé à même un bloc de paraffine. Les deux cupules a , a' d'un même côté de l'axe de symétrie du T communiquaient par des fils de cuivre, entre elles d'abord, avec l'armature isolée du condensateur ensuite. Des deux autres godets, l'un b communiquait avec la dérivation de charge, l'autre b' avec le galvanomètre, par des fils soigneusement isolés.

Les hauteurs de mercure et les dimensions des dents étaient réglées de manière que le contact des fourches ait lieu en tout temps dans les cupules a et a' et qu'au contraire il soit rompu en b avant d'être établi en b' . Cette dernière condition demandait un réglage minutieux de la course de l'armature, sous peine d'avoir de malencontreuses dérivations dans le galvanomètre.

Un ressort tendait à soulever l'armature et à rétablir ainsi la communication du condensateur avec la source quand l'action de l'aimant cessait. Pour prévenir ce retour,

une petite tige de laiton recourbée venait s'engager sous la lame à l'instant de la commutation. On l'écartait du doigt pour laisser l'instrument revenir à la position de charge.

Le circuit auxiliaire comprenait encore une clef placée sous la main de l'observateur assis à la lunette, mettant ainsi le jeu du déclencheur à son absolue discrétion et lui permettant d'attendre le moment propice. Le courant auxiliaire était fourni par des piles, des accumulateurs et même par une dynamo pour la marche à 4 t/s.

Le galvanomètre était un excellent Thomson, construit par Carpentier. Le circuit magnétique, à 4 bobines en série, avait 12 000 Ω de résistance.

L'équipage mobile avait été débarrassé de son amortisseur à ailettes de mica pour servir en balistique. Les lectures se faisaient à la lunette sur une échelle de 50 cm.

L'aimant directeur avait été soulevé de manière à rendre l'instrument plus sensible; cependant le zéro se maintenait bien pendant une série d'opérations. On s'était assuré que le déclenchement n'exerçait qu'une action perturbatrice négligeable.

Des tarages soigneusement exécutés à l'aide d'un Daniell et d'un condensateur de Berthoud, Borel & Cie, d'un microfarad, nous ont donné pour la charge correspondant à une division de l'échelle

$1 \alpha = 1 \text{ mm.} = 6,9. 10^{-10} \text{ coulombs, jusqu'à } 50 \text{ divisions.}$

Un petit moteur Schmid à eau sous pression actionnait la machine par l'intermédiaire d'un train de poulies indépendant, comprenant un lourd volant à gorge, qui servait de réducteur de vitesse pour les rotations lentes et de volant pour les rotations rapides.

Grâce au jeu de poulies de la machine, du moteur et de

la transmission et par la manœuvre du robinet d'admission de l'eau, on pouvait obtenir toutes les vitesses entre 1 tour en 50 secondes et 4 tours par seconde, vitesse que nous n'avons pu dépasser utilement, à cause des projections d'eau hors de la rigole et des trépidations.

Sauf pour les vitesses très faibles, où l'on était forcé de ralentir le moteur par trop, la rotation s'est montrée d'une uniformité remarquable. Avec un bon graissage et pour 1 t/s, il nous est arrivé de voir l'allure se maintenir constante des heures durant, à quelques centièmes près.

Le courant de charge provenait de 100 petits accumulateurs de Marly (Fribourg), en séries de 10, dont on prenait en tension le nombre voulu. Ils donnaient entre 1,9 et 2,0 volts par élément.

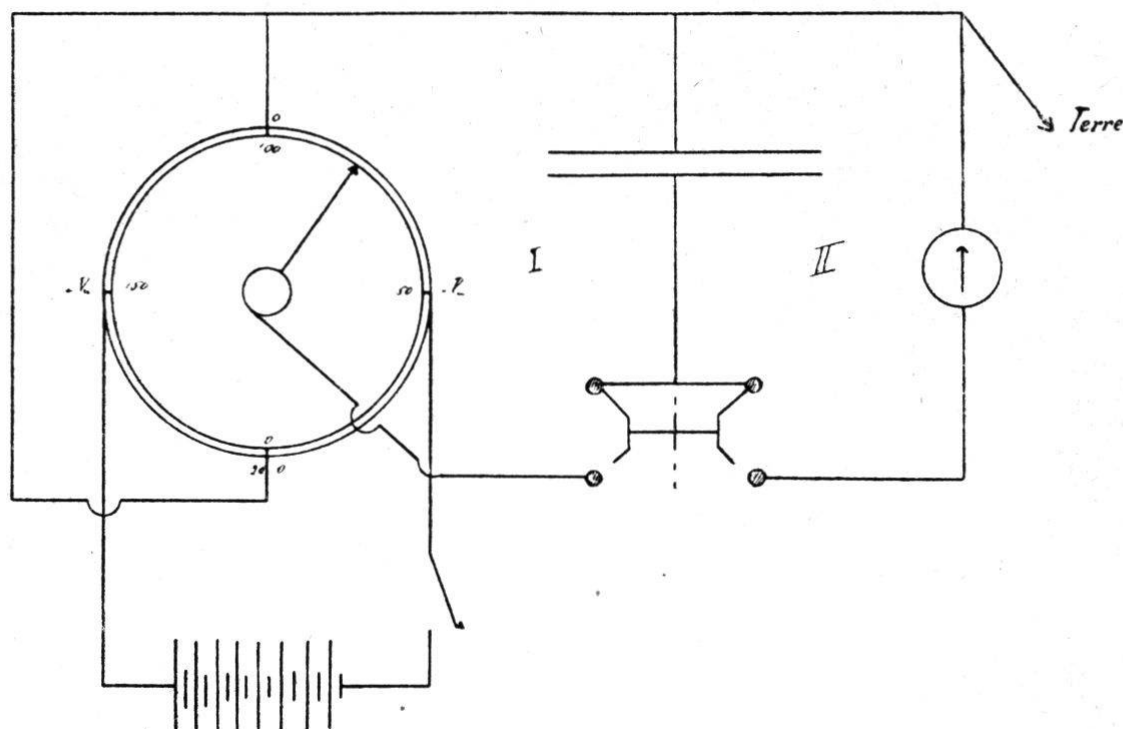
Les tensions étaient mesurées, dans la première partie de nos recherches, à l'aide d'un galvanomètre de torsion industriel de Siemens et Halske, instrument peu commode pour ce genre de recherches. Nous avons heureusement pu le remplacer par un excellent voltmètre de Hartmann et Braun. Malgré le contrôle des deux instruments, les mesures de tension de nos premiers résultats n'ont pas une très grande précision; la nature plutôt qualitative de cette partie de l'étude pallie du reste cette infériorité.

Les connexions entre les diverses parties du réseau électrique se faisaient selon le schéma ci-contre, dans lequel on n'a pas représenté le circuit auxiliaire de déclenchement.

On voit qu'on a affaire à deux circuits par la terre, un circuit de charge I et un circuit de décharge II. L'un était constamment ouvert quand l'autre était fermé. Le fil était à la terre par l'intermédiaire d'une conduite d'eau.

Conduite des expériences.

On commençait par remplir la rigole et combiner le jeu de poulies pour la vitesse nécessaire, puis on amenait



la tension entre électrodes, à la valeur voulue. On réglait le déclencheur pour la position initiale 0 (200) et mettait en marche.

La mesure se faisait d'abord sur un condensateur étalon en paraffine, que l'expérience avait montré exempt de polarisation résiduelle; pareil condensateur suffisait parfaitement et nous avons jugé inutile d'en construire un à air.

La décharge de ce condensateur, pour la position 0, donnait la correction pour l'erreur de déclenchement, qui atteignait au maximum 1,5 division, généralement beaucoup moins. Les passages aux points d'amenée et de sortie du courant donnaient les voltages maxima dans la coulisse.

Tout étant prêt, l'observateur, l'œil à la lunette, opérait la commutation en pressant sur la clef et lisait les deux premières élongations du même côté de l'échelle, α_1 et α_3 . On se servait de la formule habituelle.

$$\alpha = \alpha_1 + \frac{\alpha_1 - \alpha_3}{4}$$

On faisait deux fois de suite la mesure pour une position donnée du plongeur; si les chiffres concordaient à $\frac{1}{10}$ près, on en restait là; sinon on faisait trois ou quatre opérations successives et l'on prenait la moyenne en éliminant la première lecture.

La lecture faite, on réunissait en court-circuit les armatures du condensateur, puis, au bout d'un temps convenable, on les séparait pour remettre le condensateur en charge.

Pour passer à un autre point du cycle, on arrêta un instant l'arbre sans toucher au moteur, desserrait l'écrou du déclencheur, amenait la division voulue en face du repère, fixait de nouveau le tambour sur le disque et laissait courir. En moins d'une minute, l'arbre, très léger, avait repris son allure primitive.

On avait soin naturellement de laisser le condensateur en charge pendant un nombre de tours du plongeur suffisant pour que le cycle de charge ait pris sa valeur de régime.

Le nombre des points déterminés variait en raison de l'importance qu'avait la plus ou moins grande perfection de la courbe.

Dans les mesures quantitatives précises, nous avons commencé par vingt points équidistants, puis nous y avons ajouté quelques points intermédiaires dans la région de potentiel maximum. Nous avons reconnu ensuite qu'on pouvait, sans inconvénient, supprimer quelques points convenablement choisis.

Pour des mesures moins rigoureuses, nous nous sommes contentés de huit positions équivalentes. Enfin, lorsqu'il ne s'agissait que de recueillir quelques indications sur la valeur de la perte dans un diélectrique par rapport à un autre, ou lorsque la charge pour la position O (200) se montrait d'emblée nulle, nous n'avons déterminé que les points minimum O (200) et 100 de potentiel nul et les points 150 et 50 de potentiel maximum.

Les points sont désignés par le numéro de la division placée en regard du repère, numéro qui va en diminuant à mesure qu'on s'éloigne de O (200) dans le sens de la marche du plongeur.

Cette réduction dans le nombre des déterminations était inspirée par la nécessité d'abrégé, autant que possible, le temps des opérations relatives à un même cycle, ceci pour éviter une baisse trop grande des potentiels dans la rigole.

Néanmoins, les mesures pour un cycle à vingt-deux points demandaient, y compris le temps nécessaire aux corrections, en moyenne trois heures et demie de travail ininterrompu. En outre, une grande partie des observations a dû être faite de nuit, seul moment où le galvanomètre était parfaitement tranquille. On pouvait alors estimer le $\frac{1}{10}$ de division.

Nous avons eu passablement à lutter contre les déformations de la rigole, dues à une trop grande légèreté de la construction, et au travail du plancher de bois de la machine. A maintes reprises, nous avons dû étancher des fissures qui se déclaraient dans la paraffine.

En outre, l'horizontalité de la rigole disparaissait à la longue, entraînant une dissymétrie des potentiels entre les deux moitiés de la rigole. Cependant, ces déformations étaient assez lentes pour ne pas affecter d'une manière fâcheuse les résultats d'une même série.

Il en résulte néanmoins que les potentiels vrais, aux divers points de la rigole, différaient la plupart du temps un peu des valeurs théoriques, sauf aux points de potentiels maxima et minima.

Nous n'en avons pas moins, la plupart du temps, pris pour ces points les valeurs théoriques et ceci pour deux raisons :

1^o La première, c'est que la détermination exacte des potentiels est impraticable d'une façon systématique. Il faut pour cela décrire un cycle complet avec un condensa-

teur dénué de polarisation résiduelle, et ceci avant chaque cycle de mesures sur le condensateur à étudier. Il y faudrait donc le double de temps ; 2° La seconde raison est que le genre de recherches que nous faisons n'exigeait, la plupart du temps, pas une telle précision.

Cependant, dans notre étude du rapport entre les pertes d'énergie et les potentiels, nous n'avons pas hésité à opérer cette détermination du potentiel vrai, en chaque point utile, et ceci à l'aide de notre condensateur en paraffine, dont la capacité nous était connue. Les résultats ont d'ailleurs répondu à nos efforts.

Dans les tableaux donnant les résultats de nos recherches, nous n'avons consigné les valeurs des tensions que lorsque nous les avons déterminées point par point. Dans tous les autres cas, nous n'avons inscrit que le numéro de position des points (numéro de la division du tambour de déclenchement situé en face du repère) et le voltage maximum. On calculerait sans peine la valeur du potentiel au point voulu.

De même, dans les graphiques, nous nous sommes bornés à choisir une certaine abscisse pour le potentiel maximum, et à la diviser en segments égaux correspondant aux différences théoriquement égales de potentiel entre les divers points équidistants de la rigole.

Nous avons porté en ordonnées les α (déviations) seulement ; pour avoir les charges, il suffit de les multiplier par $6,9 \cdot 10^{-10}$ coulombs, d'après le tarage du galvanomètre. Ces α sont exacts, à moins de $\frac{3}{10}$ près, dans les mesures les plus précises.

§ 2. Résultats expérimentaux.

Influence de la composition des diélectriques sur la perte d'énergie.

Nous avons fait un essai préliminaire avec l'huile de vaseline, bien claire, renfermée dans une auge de verre plate

où plongeaient, maintenues à 5 mm. de distance les unes des autres par de petits tubes de verre, cinq plaques minces de tôle, de 1 dm². environ. Elles formaient les armatures d'un condensateur. Les n^{os} 1, 3 et 5 étaient reliés ensemble, les n^{os} 2 et 4 pareillement.

Les résultats de la mesure sont consignés au tableau I. Ils montrent que l'huile de vaseline n'offre pas de polarisation résiduelle sensible à nos moyens d'investigation.

Nous avons ensuite incorporé au même liquide 5,9 % en poids de noir de fumée préalablement débarrassé par un lavage à la benzine d'une partie de ses goudrons et desséché. L'huile ne tarda, du reste, pas à prendre une coloration jaune d'or à fluorescence verdâtre. Le mélange donna un fort retard (tableau I). Ce retard provient-il du noir de fumée ou de ses goudrons? L'expérience nous montra ultérieurement que les deux corps agissent simultanément.

Nous avons laissé le noir de fumée dans l'huile pendant quatre mois. Au bout de ce temps, nous l'avons éliminé par filtration et nous avons essayé le goudron seul dans l'huile. Le retard s'est montré moins fort que dans l'expérience précédente (tableau I). La mesure n'est qu'approchée, mais elle cadre, comme nous le verrons, avec des expériences de valeur supérieure.

Si l'on forme le rapport $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$ des valeurs d' α pour les positions de *minimum* et de *maximum* du potentiel, on obtient un nombre qui caractérise assez bien l'allure du cycle. Il sera évidemment d'autant plus petit que le retard est plus faible; car dans ce cas, comme les graphiques nous le montrent, d'une part α est petit, et d'autre part $\alpha \text{ max.}$ est grand.

Plus le retard augmente, plus la valeur maximum de la charge prise par le condensateur est faible. Cette manière de résumer les expériences par un simple rapport $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$

n'a évidemment pas de rigueur, mais elle a le très grand avantage de dispenser de mesures longues et pénibles sur des corps dont la constitution empirique et mal définie rend illusoires des déterminations quantitatives précises. Nous nous en servons donc :

Nous avons pour les trois mélanges

	Huile de vaseline.	Huile et goudron.	Huile et noir de fumée.
α_0	0	0,03	0,07
α max.			

Nous n'avons pas poussé plus loin les essais sur les diélectriques liquides, vu la difficulté de maintenir l'homogénéité des mélanges.

Diélectriques solides.

Nous avons opéré principalement sur des mélanges de paraffine et d'autres corps, diélectriques ou conducteurs.

Le mélange se faisait dans la paraffine en fusion. On le coulait sur une plaque de fonte avec toutes les précautions voulues pour éliminer les inclusions d'air. On rabotait ensuite les plaques pour enlever les couches superficielles moins homogènes et amincir le diélectrique, dont l'épaisseur variait entre 2 et 4 mm.

On armait ces plaques de feuilles d'étain, enduit très légèrement de vaseline pour faciliter l'adhérence. L'expérience nous a montré que cette interposition était sans effet sur les déterminations.

Quelques compositions trop molles ou trop collantes ont été coulées directement sur une plaque de verre, où l'on avait ménagé une armature d'étain.

Toutes les mesures ont été faites à la vitesse de $1 \frac{t}{s}$.
d'où T , durée de la période = 1 sec.

Paraffine.

La plaque est d'une paraffine légèrement jaunâtre, se solidifiant à environ 52° C. Elle a 3,7 mm. d'épaisseur moyenne et porte des armatures de 250.183 mm².

Les résultats sont consignés au tableau II.

Il n'y a donc pas de retard sensible. Nous avons donc pu utiliser cette plaque comme condensateur de correction des écarts de fonctionnement de la machine.

Sa capacité, mesurée au repos, était telle que 76,5 volts donnaient 30,6 α .

$$\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}} = 0.$$

Paraffine-aluminium.

Nous avons ensuite étudié une lame de paraffine contenant 4,7 % d'aluminium pur en poudre. La paraffine était bien blanche et se solidifiait vers 52°.

L'épaisseur de la plaque était de 3,8 mm. en moyenne. Les armatures avaient 176-247 mm².

Les résultats sont consignés au tableau II.

On voit que le retard est insensible.

Le condensateur donnait 58,4 α pour 97,5 volts.

On remarquera que sous le même voltage, le condensateur étalon donnerait 38,6 α seulement avec des armatures légèrement plus grandes et la même épaisseur. On retrouve donc ici l'accroissement du pouvoir inducteur constaté par MM. Boccara et Pandolfi³⁵ dans leurs mélanges de fer réduit et de paraffine.

Paraffine. — Charbon d'arc.

Nous avons incorporé à la paraffine 4,4 % en poids de charbon de lampe à arc, pulvérisé. Le condensateur, épais de 3,5 mm., avait 180-253 mm² d'armature et donnait 48,3 α pour 97,5 volts.

On ne constate pas de retard appréciable. (Tableau II.)

Paraffine. — Graphite.

Un condensateur contenant 5,4 % de graphite dans la paraffine n'a donné non plus aucun retard.

Ces expériences montrent que l'incorporation à la paraffine de solides bons conducteurs n'influe pas, du moins à la température ordinaire, d'une manière sensible sur la polarisation des diélectriques.

Ce résultat est conforme à ceux de M. Threlfall qui opérait sur un mélange paraffine-graphite.

On n'avait pas pris la peine de dessécher préalablement les poudres, ce qui montre donc que des traces d'humidité ne jouent pas un rôle important dans les phénomènes de polarisation résiduelle.

Nous avons ensuite dirigé notre attention sur les bons diélectriques.

Deux diélectriques ne donnant respectivement aucun résidu peuvent-ils en donner un quand on les mélange ou les stratifie ?

M. Muraoka ³⁶ l'affirme, du moins dans le cas de la stratification. Il opérait sur l'air, la paraffine, le pétrole, le xylol, les huiles de paraffine et de ricin et l'essence de térébenthine, tous corps très purs, ne donnant pas de résidu.

Il observait à l'électromètre la réapparition des charges.

En stratifiant ces corps, deux à deux, il obtenait souvent un résidu très fort. Faisaient exception : la stratification de deux très bons diélectriques, air-paraffine, par exemple ; secondement, la stratification de deux liquides miscibles, térébenthine-pétrole, xylol-pétrole. Quand une des couches dissolvait l'autre, le résidu, très fort au début, allait disparaissant peu à peu, au fur et à mesure des progrès de la dissolution, indiquant que l'hétérogénéité réclamée par la théorie de Maxwell ne saurait être moléculaire.

Nous avons essayé d'abord un mélange à poids égaux de paraffine et de colophane formé à chaud. Le condensa-

teur avait 207-302 mm² d'armature et 3 mm. d'épaisseur.

Le retard a été insensible. (Tableau II.)

Nous avons essayé de même la composition isolante à base de paraffine et de colophane de la fabrique de câbles électriques de Cortaillod, dont MM. Berthoud, Borel & C^{ie} nous avaient obligeamment fourni une certaine quantité.

Cette substance, brune, très homogène, filante à la température ordinaire, nous a fourni les chiffres consignés au tableau I.

Le retard de polarisation est donc nul.

Nous avons superposé ensuite ce diélectrique au précédent et nous avons eu un résultat négatif. (Tableau I.)

Nous avons enfin obtenu, en dissolvant à chaud du soufre en canon dans la paraffine, des *diélectrines* à 1 %, 2 % et 3 % de soufre.

A partir de 3 %, la cristallisation du soufre précédait la solidification de la paraffine, semant la masse d'un enchevêtrement d'aiguilles cristallines. Nous avons choisi du soufre en canon de préférence à la fleur de soufre, pour éviter la présence du SO₂; d'ailleurs, une expérience avec une plaque à fleur de soufre 3 % n'a montré aucun effet de ce gaz.

Le tableau I montre que le retard est insensible.

Ce résultat paraît en contradiction avec ceux de M. Beaulard, mais il attribue lui-même le retard observé à la formation de sulfure de cuivre sur les plaques de cuivre qui armaient son condensateur. En opérant comme nous, il a trouvé aussi un résultat négatif.

Il nous paraît difficile de formuler sur cette question de la création d'un résidu par l'action réciproque de deux diélectriques qui, séparément, en sont exempts, une opinion formelle. Nous penchons cependant à croire que les résultats de M. Muraoka sont attribuables à diverses actions électro-capillaires, chimiques, etc., s'exerçant entre les surfaces de séparation des deux corps en présence.

Nous avons fait deux essais sur une feuille de mica remarquablement transparente et n'avons rien trouvé. (Tableau II.)

La lame avait 0,10 mm. d'épaisseur. M. Beaulard avait trouvé une aire cyclique très faible. On sait en effet que le mica donne un résidu non douteux, quoique faible. L'échantillon essayé ici était-il d'une pureté particulière, ou ce résultat négatif n'est-il pas plutôt imputable à un défaut de sensibilité de la méthode ?

Nous ferons remarquer que le principal mérite de cette méthode réside moins dans une sensibilité exquise que dans la possibilité de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la marche des phénomènes le long du cycle de charge.

Le verre nous a donné des résultats différant avec les échantillons. Le retard insensible pour un tube de verre mince, était très apparent pour une plaque de verre à vitre. Le condensateur avait 80-90 mm² d'armature et 2 mm. d'épaisseur. Il donnait 52,4 α pour 98,7 volts (tableau I), le rapport $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}} = 0,038$.

Enfin, une lame de celluloïd de 0,4 mm., nous a donné le rapport

$$\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}} = 0,065.$$

Nous nous sommes enfin tournés vers des corps médiocrement conducteurs, le bois et le noir de fumée.

De la sciure de sapin, séchée pendant six jours à environ 80°, a été cuite un certain temps dans la paraffine. Nous avons ensuite coulé cette boue sur une plaque de fonte et nous l'avons pressée pour enlever l'excès de paraffine. La plaque obtenue était d'homogénéité médiocre. Nous n'avons rien pu constater. (Tableau II.)

Nous avons incorporé à la paraffine des quantités variables de noir de fumée brut. Cette opération se faisait sans difficulté à chaud; on attendait avant de couler que

tout dégagement de bulles ait cessé. Les plaques obtenues étaient remarquablement homogènes; pour les fortes teneurs en noir de fumée, elles avaient une certaine plasticité et un toucher savonneux. Nous n'avons pas dépassé 10 % en poids, la masse devenant trop friable et trop difficile à couler.

Le tableau II contient les mesures sur des diélectriques à teneur 1 %, 2,5 % et 5 %. En outre, on trouvera plus loin les données relatives à un composé à 9,4 % de noir de fumée brut.

En calculant le rapport $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$ pour $T = 1$

1 %	2,5 %	5 %	9,4 %	10 %	n. d. f. lavé
0,013	0,073	0,26	0,38	0,074	

Nous y avons joint la valeur de $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$ relative à un

mélange à 10 % de paraffine et de noir de fumée débarrassé en grande partie de ses goudrons. Ce noir de fumée avait macéré pendant plus de dix jours, successivement dans l'alcool et dans la benzine, qu'on renouvelait dès que la coloration était un peu forte. Quand la benzine a cessé presque de se colorer, nous avons lavé à l'éther, puis séché la masse à 80° environ. Cependant, nous avons pu reconnaître postérieurement qu'elle colorait encore faiblement l'huile de vaseline au bout de quelques jours. (Tableau VI.)

L'examen des chiffres montre que la valeur du rapport augmente d'abord rapidement entre 1 et 2,5 %, puis plus lentement. On voit, par la comparaison avec le mélange à noir de fumée lavé, qu'il paraît impossible d'attribuer entièrement aux goudrons la viscosité des diélectriques étudiés. Il semble en effet difficile que le lavage ait laissé au noir de fumée la quantité de goudron (25 %) que réclamerait l'égalité des rapports $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$ pour le n. d. f. à 10 % et le n. d. f. brut à 2,5 %.

Ces résultats, d'accord avec ceux de nos premières expériences, nous portent à assigner au noir de fumée pur, corps mauvais conducteur, un rôle dans la production de la viscosité dans le bon diélectrique qu'est la paraffine.

Cette étude des mélanges mérite d'être reprise avec des moyens plus expéditifs et plus sensibles.

Nous avons profité enfin d'une période de froids intenses et secs pour soumettre la glace d'eau à l'épreuve de nos appareils.

La glace utilisée était de la glace d'étang bien propre ou de la glace produite par congélation d'une mince couche d'eau distillée. Elle contenait quelques bulles d'air qui d'ailleurs, l'expérience nous l'a démontré, n'exerçaient pas d'effet perturbateur sensible.

Les lames de glace, taillées \perp à l'axe optique de la glace, étaient armées d'étain simplement appliqué à la chaleur de la main.

Le dégel est malheureusement venu contrecarrer nos recherches et nous a empêché d'étudier des lames de glace taillées parallèlement à l'axe, pour voir si l'on trouverait pour ce corps ce que MM. Düggelin et Curie ont découvert pour le quartz, à savoir une différence entre les effets du champ dans les deux directions parallèle et perpendiculaire à l'axe optique.

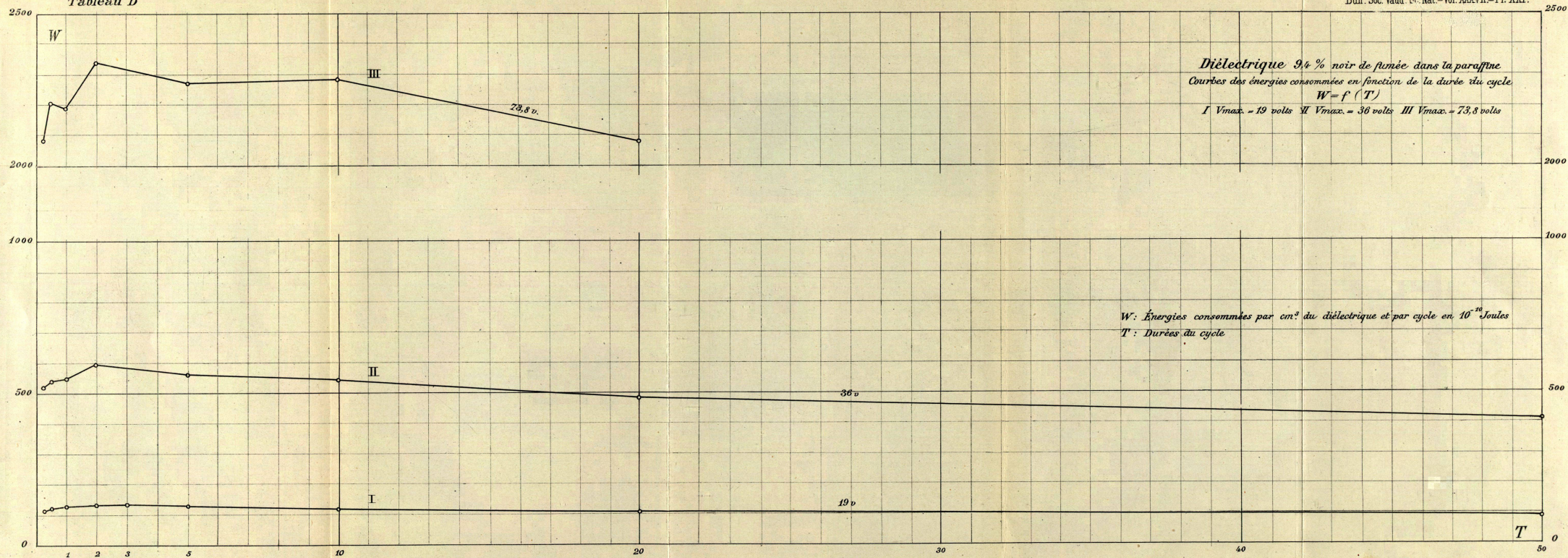
Le tableau III résume les observations et donne les énergies perdues pour $T = 1$ et $V \text{ max.} = 8$ volts.

Les températures indiquées sont les températures moyennes. Les condensateurs étaient placés sur une fenêtre du laboratoire; la sécheresse de l'air était telle qu'au bout de peu de temps les lames de glace accusaient une évaporation notable. Les retards sont les plus forts qu'il nous ait été donné d'observer. (Pl. XIX.)

Rôle des ébranlements.

Nous n'avons rien trouvé dans la littérature à ce sujet. On sait cependant que les trépidations hâtent le dévelop-

Tableau D



pement du résidu des condensateurs. On peut donc s'attendre à ce qu'elles diminuent la viscosité électrique et les pertes d'énergie.

Nous avons tenté cette recherche. La lame diélectrique appuyait par un point de sa surface sur un support, et par un de ses petits côtés sur la caisse d'un sonomètre.

Cette caisse entraînait en vibration sous l'action d'un diapason commandé par trois piles au bichromate, et qui donnait cent vibrations doubles par seconde.

Les vibrations du sonomètre se transmettaient au diélectrique.

La mesure se faisait pour le point de potentiel zéro 0 (200). On avait réglé le potentiel maximum de manière à faire α_0 le plus grand possible. On pouvait ainsi déceler des traces d'augmentation et de diminution du retard.

Les mesures ont porté sur le condensateur à 9,4 % de noir de fumée, et, sur le verre, avec $T = 0,5$ sec. On faisait des séries alternées de deux lectures, en vibration et en repos. Nous avons obtenu ainsi :

Pour le noir de fumée, avec 30 volts

$$\begin{array}{ll} \alpha_0 \text{ repos (5 obs.)} & \text{— } 73,0 \\ \alpha_0 \text{ vibration (6 obs.)} & \text{— } 73,1 \end{array}$$

Pour le verre, sous 87 volts

$$\begin{array}{ll} \alpha_0 \text{ repos} & \text{— } 4,8 \\ \alpha_0 \text{ vibration} & \text{— } 4,8 \end{array}$$

Le résultat est entièrement et décidément négatif et son exactitude ne nous paraît pas pouvoir être mise en discussion.

Il vaudrait la peine de le vérifier pour d'autres corps. S'il l'était pour la plupart des corps, ce serait un appoint sérieux pour la théorie de Hess.

Nous avons tenté de rechercher si la tension mécanique a un effet sur la viscosité en chargeant de poids une bande de celluloïd. Nos mesures sont trop incertaines pour leur accorder quelque crédit. C'est un essai à recommencer.

Relation entre les pertes d'énergie et la fréquence.

Nous avons étudié cette relation sur le condensateur à 9,4 % de noir de fumée, qui nous donnait le plus fort retard.

Nous avons vu que les théories les mieux étayées par l'expérience indiquent un maximum de la perte d'énergie pour une fréquence finie, cette perte tendant vers zéro pour des fréquences nulles ou infinies.

Les expériences d'Eisler et de Threlfall corroborent ces déductions.

Nous nous sommes proposés de rechercher l'allure de la courbe des énergies dissipées en fonction de la durée du cycle dans les limites de fréquence réalisables par notre dispositif.

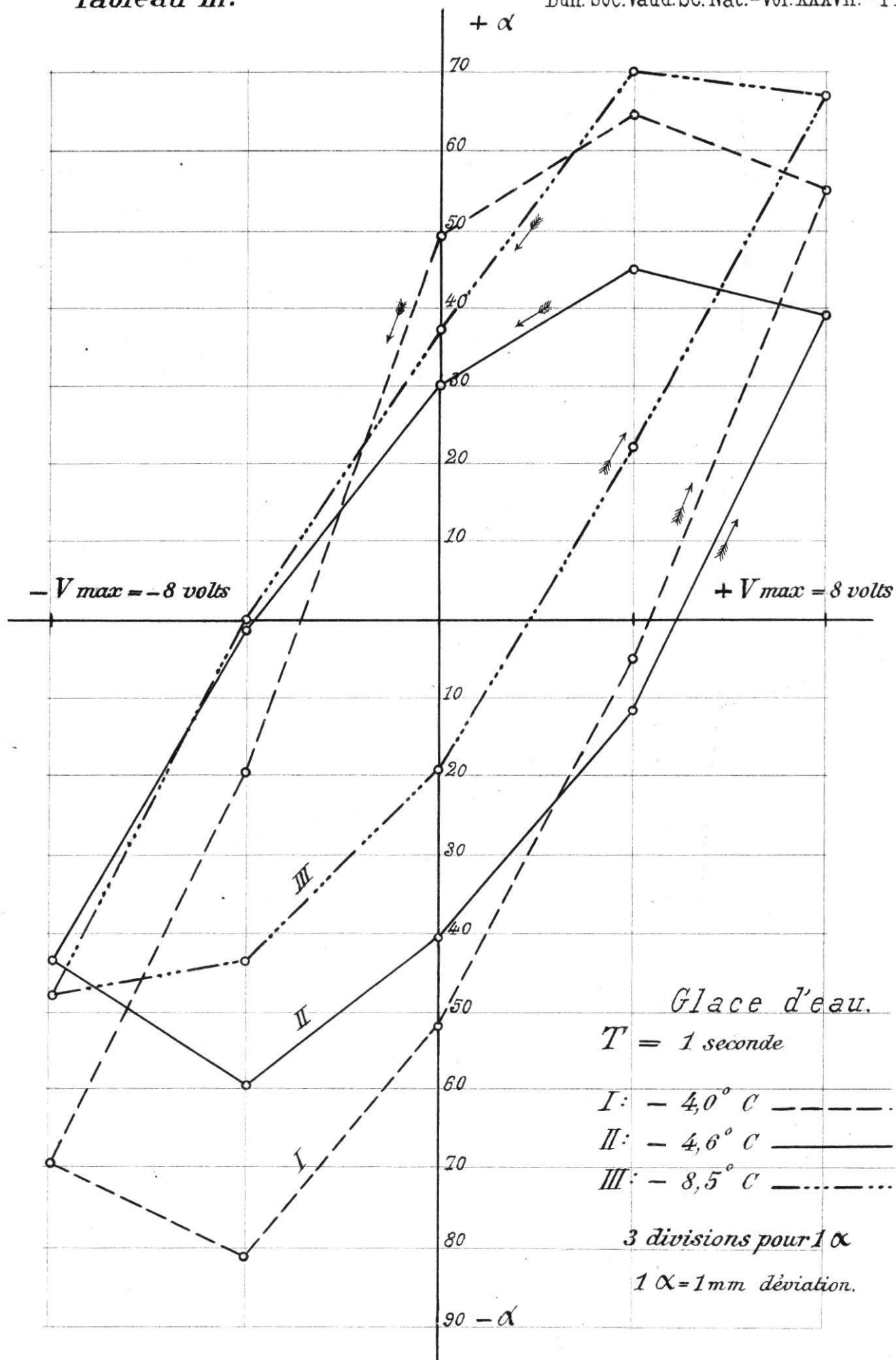
Nous avons effectué pour cela trois séries de mesures à des potentiels de 19, 36 et 73,8 volts. Les résultats numériques en sont consignés aux tableaux A, B, C, D. Ces deux derniers complétés graphiquement par les planches correspondantes C et D. (Pl. XX et XXI.)

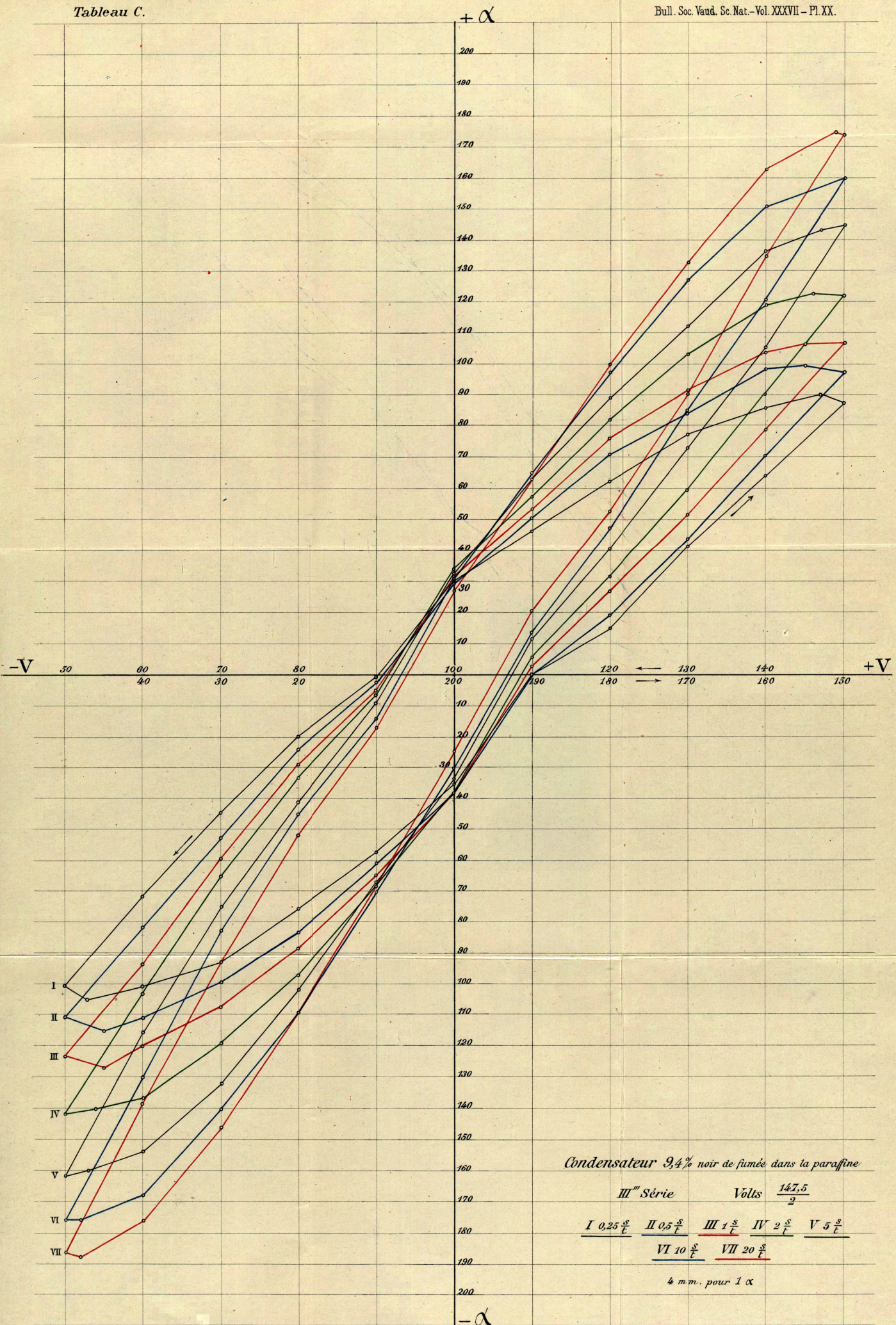
Les condensateurs avaient pour diélectrique la même lame paraffine-9,4 % noir de fumée. Les armatures en étaient mesurées de manière à ce qu'on eût toujours des α sensiblement de même grandeur.

On s'est efforcé, sans y réussir complètement, de maintenir le potentiel constant pour toute une série. Les variations individuelles sont d'ailleurs faibles et nullement de nature à altérer l'allure générale de la courbe des pertes.

En outre, il règne une légère incertitude sur la valeur moyenne vraie du potentiel pour la série à basse et à moyenne tension. Cette incertitude, affectant tous les termes, n'altère pas davantage l'allure de la courbe.

Chaque cycle est donné par vingt points, la série moyenne B donne un point intermédiaire près des maxima, dont on





s'est efforcé, dans la troisième série C, de fixer la valeur et la place exacte.

L'examen des cycles montre que α_0 augmente et α max. diminue quand la fréquence augmente. *Le cycle donc se renfle et se raccourcit*, et cette déformation semble se faire suivant une même loi pour tous les potentiels, les cycles étant alors des figures semblables.

Du moins la valeur du rapport $\frac{\alpha_0}{\alpha \text{ max.}}$ suit une marche identique, avec des grandeurs sensiblement égales pour chaque fréquence.

On en pourra juger par le tableau suivant :

	19 volts.	36 volts.	73,8 volts.
T	A	B	C
0,25	3,4	3,4	3,0
0,5	3,6	3,5	3,3
1,0	3,6	3,7	3,8
2,0	3,8	3,6	3,8
3,0	4,0	—	—
5,0	4,9	5,0	4,7
6,0	5,1	—	—
10,0	5,9	6,0	5,5
20,0	7,5	7,2	7,1
50,0	12,5	11,3	10,5

On remarquera d'emblée l'étranglement des cycles aux points 190 et 90.

Ces étranglements sont d'autant plus marqués que la valeur de α est plus faible, ce qui correspond ici à la diminution de T. Ces étranglements tiennent probablement à une cause d'erreur que nous n'avons pu découvrir jusqu'ici.

On les a supprimés dans la mesure des aires en éliminant les points 190 et 90 du tracé, ce qui rend aux cycles leur régularité. Nous avons cependant tenu à donner ceux-ci tels quels.

Nous avons mesuré les aires à la balance ou au planimètre, les avons comparées à une aire de valeur connue en énergie, et avons dressé ainsi le tableau D, qui résume l'ensemble et donne en outre les valeurs de W par centimètre cube, ce qui rend les trois séries comparables. Ce tableau a fourni la planche XXI.

A première inspection, on remarque l'existence d'un maximum entre $T = 2$ et $T = 3$. On y voit aussi que la décroissance de la perte est plus rapide pour les T petits que pour les T grands. Nous hésitons à nous prononcer sur l'inflexion qui marque la position du point W pour $T = 1$. Ce ressaut n'existe pas pour 19 volts; il est faible encore pour 36 et devient très sensible pour 73,8 volts.

L'allure de nos courbes diffère notablement de celles de M. Beaulard, dont l'inflexion vers l'axe des ordonnées commence pour des valeurs différentes de T , tandis que notre maximum a lieu, du moins autant qu'on en peut juger sur un nombre aussi restreint de déterminations, pour la même valeur de T .

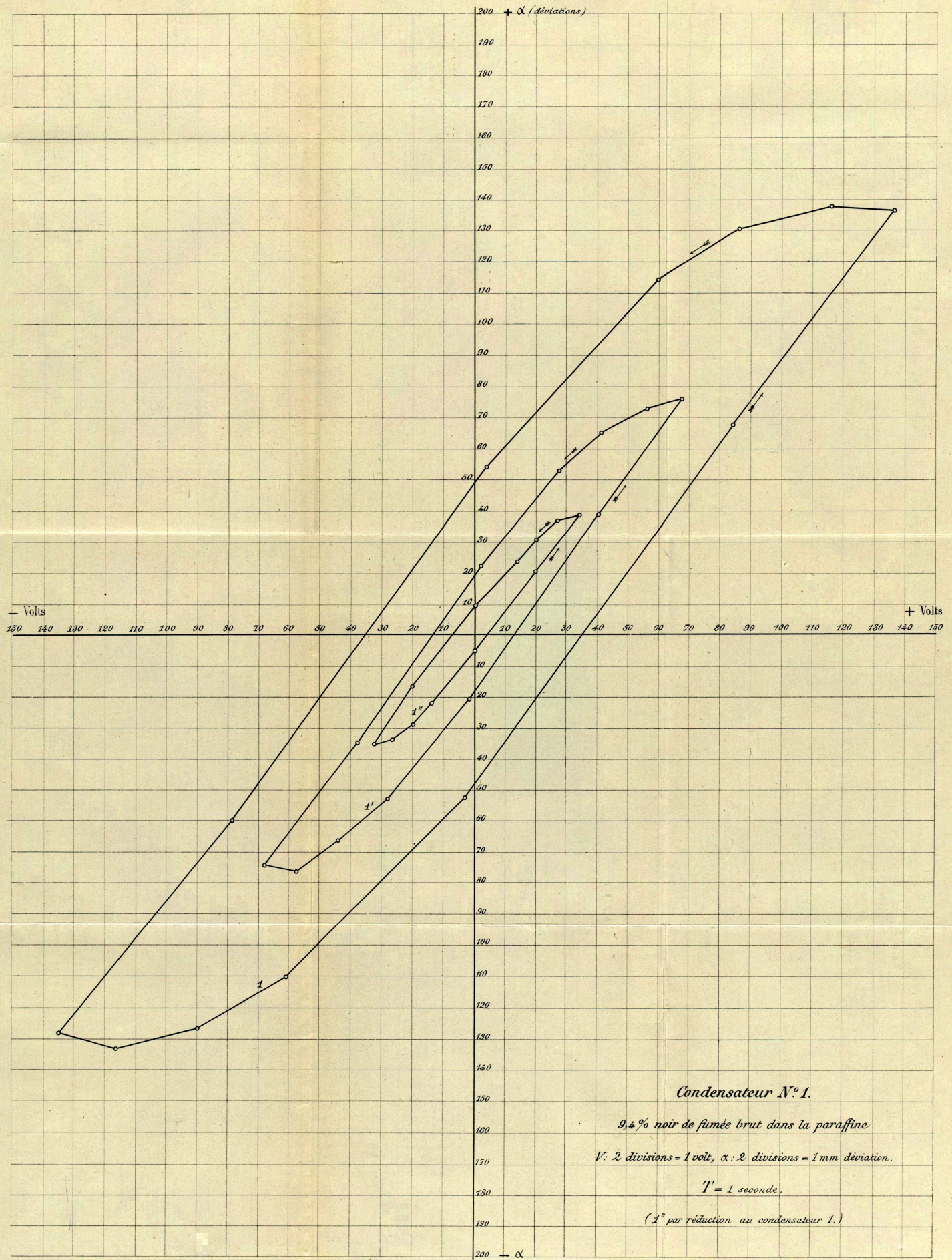
Relation entre la perte d'énergie et le potentiel.

Nous avons étudié cette relation toujours sur les mêmes condensateurs à 9,4% de noir de fumée.

Les mesures qui forment les trois séries A, B, C, si elles concluent dans la recherche de la fonction $f(T) = W$, sont insuffisantes pour établir une relation entre les pertes et le potentiel.

Nous avons donc déterminé plus exactement les potentiels aux points considérés de la courbe à l'aide de condensateurs à paraffine, de capacité connue, que nous soumettions au même cycle d'opérations que le diélectrique étudié.

Pour gagner un temps précieux, nous avons éliminé de la série des points à chercher ceux que l'expérience nous avait fait juger superflus.



Nous avons opéré avec $T = 1$ et les potentiels 16,7, 34 et 68 volts, sensiblement doubles les uns des autres.

Les tableaux IV et la planche XXII représentent les résultats de cette série.

Une autre série comprend les potentiels 33,5 et 69 pour $T = 20$ sec. (Voir tableau V et planche XXIII.)

Les cycles obtenus sont d'une grande régularité. Leur valeur en énergie a été déterminée par la comparaison de leur poids à celui d'une aire calculable.

La courbe planche XXIV représente

$$W = f(V).$$

Le tableau ci-dessous résume les résultats :

V max.	W/cm ³	T
68 v.	2052 . 10 ⁻¹⁰ j	1 sec.
34 v.	410 . 10 ⁻¹⁰ j	1 sec.
16,7 v.	77,5 . 10 ⁻¹⁰ j	1 sec.
69 v.	1380 . 10 ⁻¹⁰ j	20 sec.
33,5 v.	266 . 10 ⁻¹⁰ j	20 sec.

Nous avons vainement tenté d'identifier cette courbe avec une fonction de la forme

$$W = a V^e$$

nous rencontrant en ceci avec M. Beaulard. Nous n'avons pas eu plus de succès avec une parabole du deuxième degré.

Cependant, tandis que pour beaucoup de cycles de même durée des séries de M. Beaulard la relation

$$\frac{W_1}{W_2} = \frac{V_1^2}{V_2^2}$$

se vérifie très bien, nous avons toujours obtenu pour le rapport $\frac{W_1}{W_2}$ des valeurs notablement supérieures à celles du rapport $\frac{V_1^2}{V_2^2}$.

Pour $T = 1$ seconde, en faisant

$$V_1 = 68 \text{ v.} \quad V_2 = 34 \text{ v.}$$

et en donnant à W_1 et W_2 les valeurs correspondantes, nous avons

$$\frac{V_1^2}{V_2^2} = \frac{68^2}{34^2} = 4,00, \quad \text{tandis que}$$

$$\frac{W_1}{W_2} = \frac{2052 \cdot 10^{-10}}{410 \cdot 10^{-10}} = 5,00$$

et

$$\frac{\frac{W_1}{W_2}}{\frac{V_1^2}{V_2^2}} = 1,25.$$

En faisant

$$V_3 = 16,70 \text{ v.} \quad \text{et} \quad W_3 = 77,5 \cdot 10^{-10} \text{ j.}$$

nous avons

$$\frac{W_2}{W_3} = 5,29 \quad \frac{V_2^2}{V_3^2} = 4,15$$

et

$$\frac{\frac{W_2}{W_3}}{\frac{V_2^2}{V_3^2}} = 1,27 \text{ s.}$$

Enfin pour $T = 20$ sec. et

$$V_1' = 69 \text{ v.}$$

$$V_2' = 33,5 \text{ v.}$$

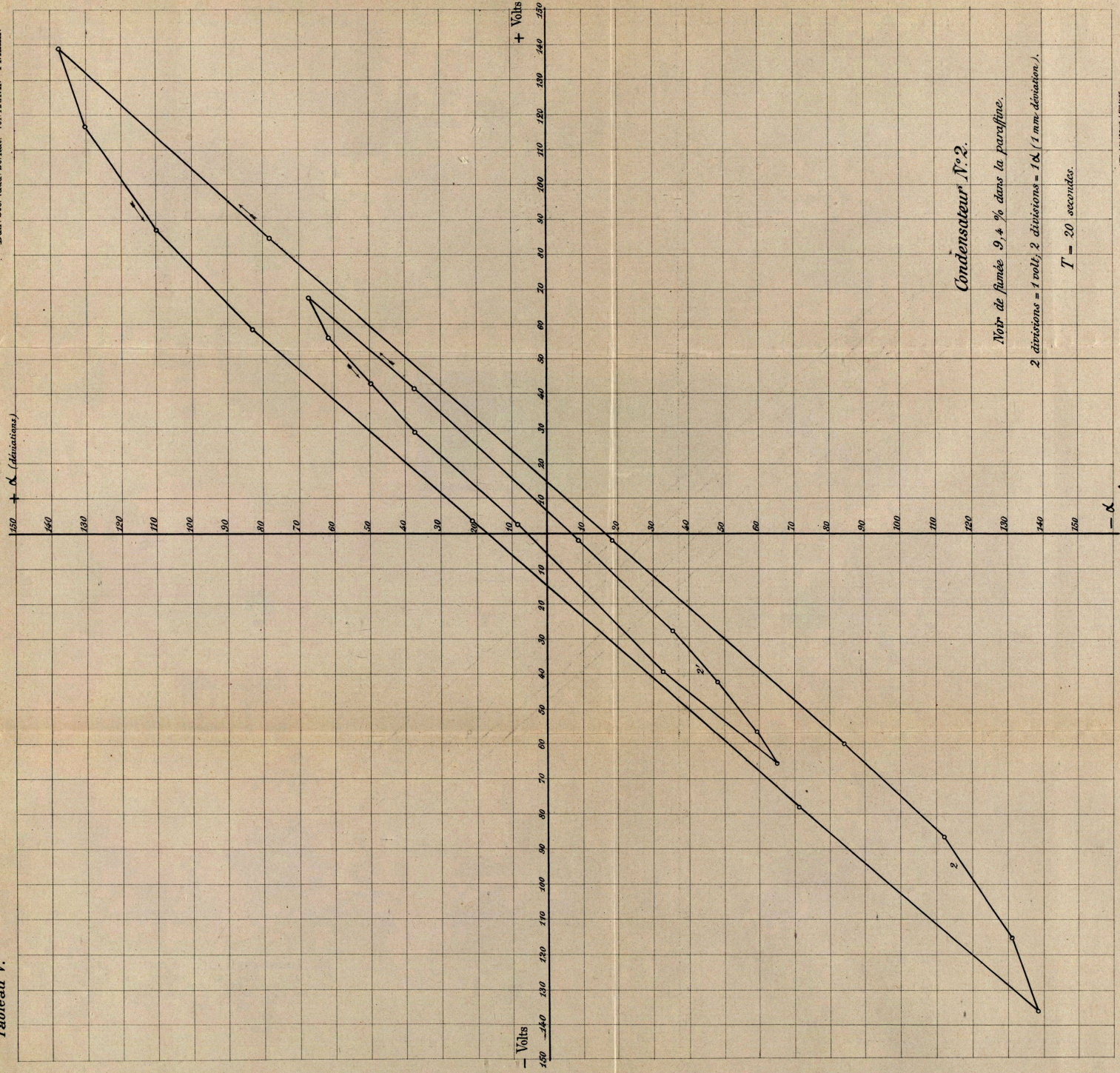
$$W_1' = 1380 \cdot 10^{10} \text{ j.}$$

$$W_2' = 266 \cdot 10^{10} \text{ j.}$$

on a

$$\frac{V_1'^2}{V_2'^2} = 4,24$$

$$\frac{W_1'}{W_2'} = 5,19$$

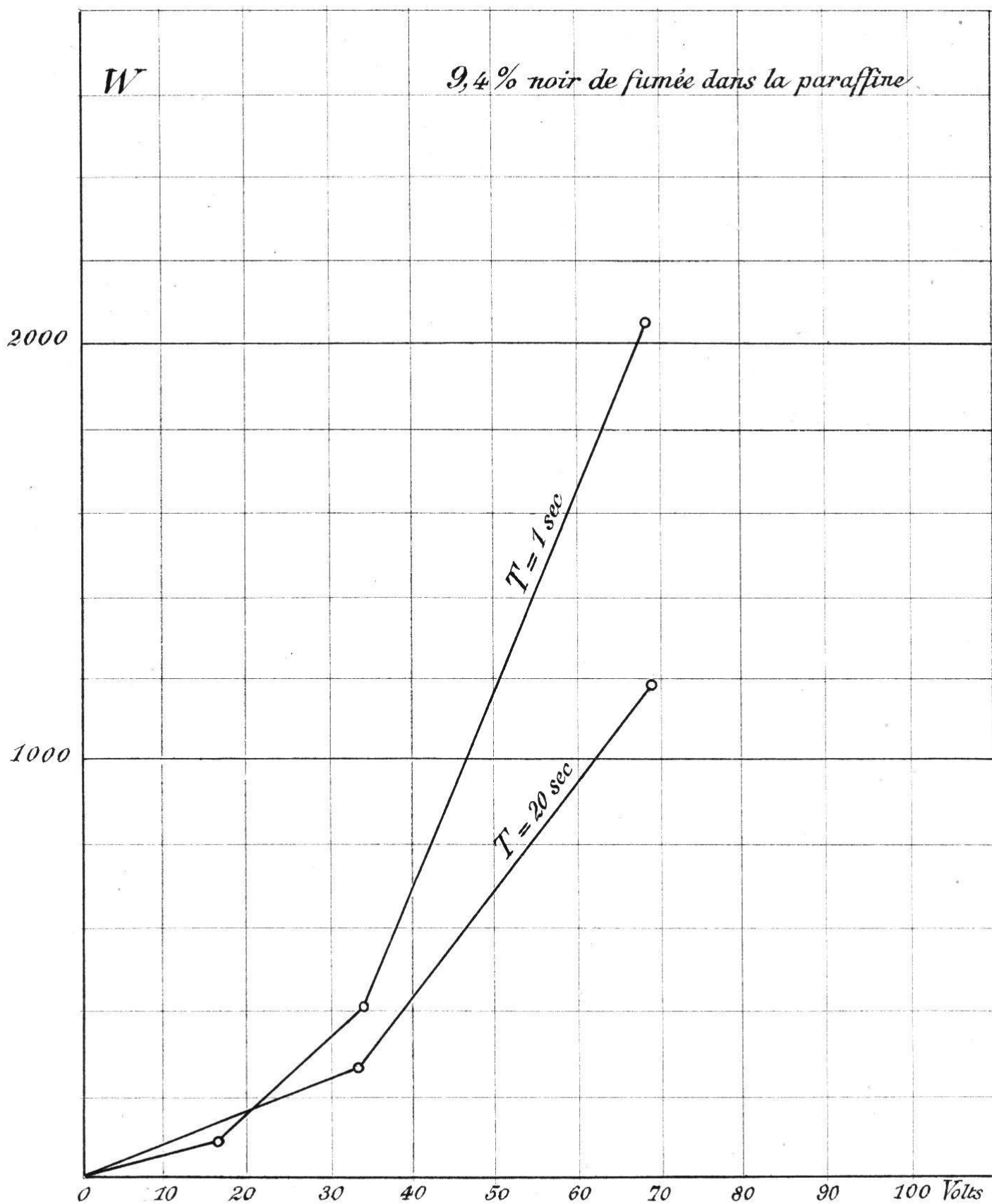


Condensateur N° 2.

Noir de fumée 9,4 % dans la paraffine.

2 divisions = 1 volt, 2 divisions = 1 α (1 mm. déviation.).

T = 20 secondes.



W = Energies perdues par cm.³ et par cycle

1 mm. = $5 \cdot 10^{-10}$ Joules

1 mm. = 1 Volt.

et

$$\frac{\frac{W_1'}{W_2'}}{\frac{V_1'^2}{V_2'^2}} = 1,22.$$

Ces résultats s'éloignent beaucoup de ceux qu'a fournis l'expérience jusqu'à présent. Il ne nous paraît cependant pas que notre mode opératoire prête à des critiques assez fortes pour les rendre suspects.

Conclusion.

Au terme de cet exposé, nous croyons utile de résumer brièvement les résultats de nos expériences en indiquant les points qui nous semblent mériter une étude plus approfondie.

Les mélanges d'un diélectrique ne consommant pas une quantité d'énergie appréciable, la paraffine pure, avec des bons conducteurs, aluminium, graphite, charbon d'arc sont sensiblement exempts de perte.

Leur pouvoir inducteur spécifique est généralement supérieur à celui de la paraffine.

Les mélanges de paraffine avec le soufre, la colophane, corps bons diélectriques, sont exempts de perte. Nous n'avons pas retrouvé les effets de résidu constatés par Muraoka pour les bons diélectriques stratifiés. Il conviendrait d'élucider définitivement ce point important.

La consommation d'énergie des mélanges de paraffine et de divers corps médiocres conducteurs varie d'un composé à l'autre, et dépend pour un même composé des proportions du mélange.

La glace d'eau présente la plus forte dissipation que nous ayons eu à enregistrer. Elle doit faire l'objet de nouvelles investigations.

Les recherches faites sur un mélange à 9,4% de noir de

fumée brut dans la paraffine, sous trois tensions maxima et sous huit vitesses cycliques différentes, nous ont permis de constater l'existence d'un maximum de la perte d'énergie en fonction de la fréquence pour une durée cyclique de 3 secondes environ.

Nous n'avons pu identifier, pour ce même mélange, la courbe des pertes en fonction des potentiels maximum à aucune courbe simple, en particulier à une expression de la forme $W = a V^n$, qui a réussi cependant à d'autres expérimentateurs et pour d'autres corps. De nouvelles recherches sont désirables.

Nous en dirons autant de l'influence des trépidations sur la polarisation résiduelle des diélectriques, que l'expérience nous a montrée nulle. L'insuffisance possible des moyens employés ne permet pas de considérer ce point comme définitivement acquis.

Enfin il conviendrait d'appliquer nos résultats à la vérification des formules de MM. Pellat et Beaulard, ce qui exigerait tout d'abord la détermination délicate, à l'aide de champs alternatifs de très grande fréquence, du pouvoir inducteur spécifique vrai de nos mélanges.

Peut-être pourrons-nous faire un jour ce rapprochement avec la théorie.

Condensateur 9,4 % noir de fumée brut dans la paraffine.

T en secondes.	Positions +150 200 100 -50	T 0,25	0,5	1	2	5	10	20
		α	α	α	α	α	α	α
60,6 α pour 77,9 volts. Volume 5,1 cm. ³ = S.c. c. = 3,5 mm. S. = 17,4 cm. ² . V maximum = 73,8 volts.	200	8,4	9,2	9,3	9,5	8,4	7,5	6,1
	190	0,0	0,0	0,8	1,5	3,0	3,8	5,2
	180	3,6	4,7	6,7	7,9	10,3	11,9	13,2
	170	10,0	10,8	12,9	14,9	18,2	21,2	22,5
	160	15,4	17,3	19,8	22,6	26,4	30,2	33,7
	150	21,1	24,0	26,8	30,5	36,3	40,0	44,0
	140	20,8	24,2	26,0	29,8	34,1	37,8	40,7
	130	18,7	20,7	22,9	25,7	28,0	31,8	33,3
	120	15,1	17,4	19,0	20,5	22,2	24,3	24,8
	110	11,2	12,5	13,4	14,4	15,7	16,3	15,8
	100	7,2	7,3	8,0	8,5	8,1	7,8	6,7
	90	0,1	0,6	1,3	1,6	2,2	3,5	4,3
	80	4,8	5,9	7,3	8,3	10,3	11,2	12,9
	70	10,8	12,9	14,8	16,2	18,7	20,6	23,2
	60	17,3	20,0	23,4	25,7	28,9	32,5	34,5
	50	24,4	27,2	30,8	35,4	40,4	43,9	46,5
	40	24,4	27,3	30,0	34,1	38,4	41,9	44,0
	30	22,4	24,4	26,9	29,8	32,9	35,0	36,5
	20	18,3	20,5	22,1	24,2	25,5	27,2	27,2
	10	13,9	15,0	16,1	17,0	16,8	17,5	17,0
	14 [*]	21,7	24,4	26,6	30,6	35,8	38,1	42,7
	4 [*]	25,4	28,3	31,8	35,0	39,9	43,9	46,9
	200'	8,4	9,7	9,7	9,5	8,2	—	—
	100'	—	—	—	8,5	—	—	—

Condensateurs : 9,4 % noir de fumée brut dans la paraffine.

TABLEAU D.

Aires et énergies totales.		Durées T sec.	0,25	0,5	1	2	3	5	10	20	50
Volts 73,8.	I	Aires cm ²	105,2	111,5	110,6	118,2	—	114,7	115,5	105,2	—
		Energies joules	10625.10 ⁻¹⁰	11262.10 ⁻¹⁰	11171.10 ⁻¹⁰	11938.10 ⁻¹⁰	—	11585.10 ⁻¹⁰	11666.10 ⁻¹⁰	10625.10 ⁻¹⁰	—
Volts 36.	II	Aires cm ²	104,9	107,6	109,2	119,2	—	112,7	108,9	96,2	82,1
		Energies joules	5235.10 ⁻¹⁰	5369.10 ⁻¹⁰	5449.10 ⁻¹⁰	5949.10 ⁻¹⁰	—	5624.10 ⁻¹⁰	5434.10 ⁻¹⁰	4800.10 ⁻¹⁰	4097.10 ⁻¹⁰
Volts 19.	III	Aires cm ²	51,9	55,1	59,0	61,2	63,6	59,3	53,8	50,5	40,7
		Energies joules	2264.10 ⁻¹⁰	2405.10 ⁻¹⁰	2583.10 ⁻¹⁰	2671.10 ⁻¹⁰	2775.10 ⁻¹⁰	2589.10 ⁻¹⁰	2347.10 ⁻¹⁰	2202.10 ⁻¹⁰	1777.10 ⁻¹⁰

Energie perdue par cm. ² et par période. W = f(T)		Durées T	0,25	0,5	1	2	3	5	10	20	50
	III	19 volts	114.10 ⁻¹⁰	121.10 ⁻¹⁰	130.10 ⁻¹⁰	134.10 ⁻¹⁰	139.10 ⁻¹⁰	130.10 ⁻¹⁰	118.10 ⁻¹⁰	111.10 ⁻¹⁰	89.10 ⁻¹⁰
	II	36 volts	526.10 ⁻¹⁰	540.10 ⁻¹⁰	548.10 ⁻¹⁰	598.10 ⁻¹⁰	—	565.10 ⁻¹⁰	546.10 ⁻¹⁰	483.10 ⁻¹⁰	412.10 ⁻¹⁰
		I	73,8 volts	2083.10 ⁻¹⁰	2208.10 ⁻¹⁰	2190.10 ⁻¹⁰	2341.10 ⁻¹⁰	2272.10 ⁻¹⁰	2287.10 ⁻¹⁰	2083.10 ⁻¹⁰	—

TABLEAU N° I.

Diélectriques. T = 1 sec.	Tensions Max. moyens	200	175	150	125	100	75	50	25	$\frac{\alpha^0}{\alpha_{\max.}}$
Huile de vaseline pure.	71,5	+ 0,5	-15,1	+27,6	-14,7	+ 0,0	+15,0	+30,7	+16,2	0
Huile de vaseline et 5,9% n. de f.	71,5	+ 3,7	-25,9	-53,8	-32,2	- 4,1	+26,5	+54,8	+32,3	0,07
Huile de vaseline et goudron.	67,5	- 1,8	-	+34,8	-	+ 2,1	-	-33,5	-	0,03
Soufre (canon) 1 % et paraffine.	87	0,0	-	+35,6	-	0,0	-	-	-	0
Soufre (canon) 2 % et paraffine.	87	0,0	-	+36,0	-	0,0	-	-	-	0
Soufre (canon) 3 % et paraffine.	87,5	0,0	-	+36,4	-	0,0	-	-	-	0
Fleur de soufre 3 % et paraffine.	88	0,0	-	+32,9	-	0,0	-	-	-	0
Noir de fumée 1 % et paraffine.	67,5	- 0,7	¹⁷⁰ +26,5	¹³⁰ +42,9	¹³⁰ +27,3	+ 0,5	⁷⁰ -27,0	-44,2	³⁰ -27,5	0,013
Noir de fumée 2,5 % et paraffine.	66,5	- 3,7	-	-	-	-	-	-50,3	-	0,073
Noir de fumée 5 % et paraffine.	66,5	-10,6	-	-	-	-	-	-41,0	-	0,26
Sciure de bois et paraffine.	66,5	+ 0,1	-	+26,7	-	-	-	-	-	0
Composition de Cortailod.	68,5	+ 0,6	-	+49,2	-	-	-	-	-	0
C. Cortailod + paraf. et coloph.	66,5	+0,5	-	+57,8	-	-	-	-	-	0

TABLEAU N° II.

Diélectriques T = 1 sec.	Tensions Max. moyennes	200	175	150	125	100	75	50	25
Paraffine pure.	72,5	— 0,0	— 14,0	— 28,0	— 14,5	+ 0,0	+ 15,0	+ 30,0	+ 15,0
Paraffine-aluminium 4,7 %.	63,0	— 0,0	— 18,5	— 36,8	— 19,2	+ 0,0	+ 19,9	+ 38,8	+ 19,8
Paraffine-charbon d'arc 4,4 %.	71,5	— 0,0	— 18,3	— 34,4	— 18,1	+ 0,0	+ 19,3	+ 37,1	+ 18,0
Mica I.	8,0	+ 0,0	+ 20,6	+ 39,3	+ 21,3	— 0,0	— 21,8	— 43,0	— 21,3
Mica II.	53,0	+ 0,0	+ 24,0	+ 46,1	+ 24,5	— 0,0	— 26,4	— 51,4	— 25,0
Paraffine-colophane 50 %.	71,5	+ 0,0	+ 21,8	+ 42,4	+ 21,8	— 0,0	— 23,3	— 45,5	— 22,8
Verre à vitre.	65,5	— 1,2	—	+ 32,7	—	—	—	— 31,9	—

Glace d'eau.

TABLEAU N° III.

Tension max. 8 volts.													
Épaisseurs et volumes mm. cm. ³		Températ.	200	175	150	125	100	75	50	25	Aires cm ²	Energies par cm ³ .	
11	35,3 I	— 4,0	— 17,3	— 1,7	+ 18,3	+ 21,6	+ 16,3	— 6,6	— 23,1	— 27,2	57,9	60.10—10	
10	31,2 II	— 4,6	— 13,5	+ 3,8	+ 13,0	+ 15,0	+ 10,0	— 0,5	— 14,5	— 19,8	47,0	55.10—10	
5	5,8 III	— 8,5	— 6,3	+ 7,3	+ 22,3	+ 23,3	+ 12,5	+ 0,0	— 16	— 14,5	37,0	233.10—10	

TABLEAU N° IV.

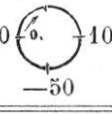
9,4 % noir de fumée brut dans la paraffine. 36,3 α pour 19,8 volts. Vol. Sc. = 41,4.0,35 cm. ³ .	Positions + 150 200  100 - 50	Condensateur N° 1		Condensateur N° 1	
		I		II	
		Tensions	α	Tensions	α
T = 1 sec.	200	— 1,4	— 26,1	— 0,7	— 10,2
Vol. = 14,5 cm. ² .	170	+ 42,3	+ 33,7	+ 20,2	+ 19,4
Aire du cycle I. 173.0 cm. ² .	150	+ 68,5	+ 68,1	+ 33,9	+ 37,9
Aire du cycle II. 34.5 cm. ² .	140	+ 58,2	+ 68,8	+ 28,2	+ 36,3
Energie totale I. 29751.10 ⁻¹⁰ joule.	130	+ 43,3	+ 65,1	+ 20,7	+ 32,5
Energie par cm. ³ 2052.10 ⁻¹⁰ joule.	120	+ 30,0	+ 57,0	+ 13,6	+ 26,3
Energie totale II 5948.10 ⁻¹⁰ joule.	100	+ 2,0	+ 27,0	+ 1,1	+ 11,1
Energie par cm. ³ 410.10 ⁻¹⁰ joule.	70	— 39,3	— 29,9	— 18,9	— 17,3
	50	— 67,5	— 64,0	— 34,0	— 37,1
	40	— 58,2	— 66,6	— 28,9	— 38,0
	30	— 45,0	— 63,4	— 22,0	— 33,0
	20	— 30,5	— 55,0	— 14,1	— 26,5

TABLEAU N° IV'.

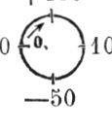
9,4 % noir de fumée brut dans la paraffine. 45,9 α pour 20.0 volts.	Positions + 150 200  100 - 50	Condensateur n° 1'	
		Tensions	α
Vol. 19.4 cm. ³ = S.c.	200	— 0,0	— 3,9
S = 5628 mm. ²	170	+ 10,1	+ 12,8
c = 3,5 mm.	150	+ 17,0	+ 24,1
T = 1 sec.	140	+ 13,7	+ 23,0
Aire du cycle :	130	+ 10,1	+ 19,0
7,7 cm. ² .	120	+ 7,0	+ 14,7
Energie totale :	100	+ 0,3	+ 6,1
1502.10 ⁻¹⁰ joule.	70	— 10,0	— 10,4
Energie par cm. ³ :	50	— 16,3	— 21,9
77,5.10 ⁻¹⁰ joule.	40	— 13,3	— 21,0
	30	— 10,0	— 18,0
	20	— 6,9	— 13,8

TABLEAU N° V.

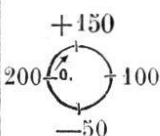
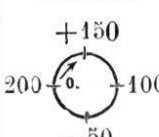
9,4 % noir de fumée brut dans la paraffine. 46,1 α pour 39,3 volts. Vol. S.c. = 9.3 cm. ³ .		Positions 	Condensateur N° 2		Condensateur N° 2	
			I		II	
			Tensions	α	Tensions	α
T = 20 sec.		200	— 1,0	— 9,0	— 1,0	— 4,3
Aires du cycle :		170	+42,3	+39,0	+20,9	+18,4
I	74,5 cm. ² .	150	+69,4	+68,8	+33,8	+33,5
II	14,2 cm. ² .	140	+58,1	+65,2	+28,1	+30,8
Energie totale :		130	+43,5	+55,0	+21,6	+24,7
I	12834.10 ⁻¹⁰ joule.	120	+29,3	+41,5	+14,6	+18,6
II	2471.10 ⁻¹⁰ joule.	100	+ 1,8	+10,7	+ 1,3	+ 4,4
Energie par cm. ³ :		70	—38,9	—35,5	—19,7	—16,3
I	1380.10 ⁻¹⁰ joule.	50	—68,2	—69,1	—32,9	—32,5
II	266.10 ⁻¹⁰ joule.	40	—57,7	—65,5	—28,4	—29,6
		30	—43,3	—56,0	—21,2	—24,1
		20	—30,1	—42,0	—13,9	—17,6

TABLEAU N° VI.

10 % noir de fumée lavé dans la paraffine. 51,3 α pour 41,0 volts.		Positions 		
			Tensions	α
Vol. = 24,4 cm. ³ = S.c.		200	— 0,7	— 3,4
S = 6090 mm. ² .		170	+ 20,2	+ 22,7
c = 4 mm.		150	+ 33,9	+ 40,3
T = 1 sec.		140	+ 28,2	+ 35,0
Aire du cycle :		130	+ 27,0	+ 28,5
45,2 cm. ² .		120	+ 13,6	+ 20,6
Energie totale :		100	+ 1,1	+ 4,5
2066.10 ⁻¹⁰ joule.		70	— 18,9	— 21,5
Energie par cm. ³ :		50	— 34,0	— 40,3
84,3.10 ⁻¹⁰ joule.		40	— 28,9	— 35,8
		30	— 22,0	— 28,7
		20	— 14,1	— 20,4